

Sous la direction de
Michèle Grosjean
Jean-Paul Thibaud

L'espace urbain en méthodes

Éditions Parenthèses

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU BUREAU DE LA RECHERCHE ARCHITECTURALE,
MINISTÈRE DE LA CULTURE.

COPYRIGHT © 2001, 2008, ÉDITIONS PARENTHÈSES,
72, COURS JULIEN, 13006 MARSEILLE

ISBN 978-2-86364-624-3 / ISSN 1279-7650

Michèle Grosjean
Jean-Paul Thibaud

Introduction

Laboratoire grandeur nature de la vie sociale, la ville a donné lieu à une longue tradition d'expérimentation méthodologique. De l'écologie urbaine à l'anthropologie de l'imaginaire, de la sociologie des modes de vie à la sémiologie de l'espace, nombre d'approches de terrain ont été appliquées — sinon inventées — dans ce domaine de recherche. Pour ne citer que quelques exemples, les récits de vie et les cartes mentales, l'observation participante et l'analyse des réseaux sociaux ont trouvé dans la ville un terrain de prédilection. Les contributions au présent ouvrage montrent à quel point cette tradition d'innovation méthodologique est plus que jamais d'actualité. Mais encore, ces divers exemples illustrent en quoi la question des méthodes est centrale dans la recherche, non seulement parce que les choix doivent être cohérents avec la visée de l'objet, la perspective et les hypothèses de recherche, mais aussi parce que l'utilisation de nouvelles méthodes engage des découpages originaux de l'objet d'étude et permet l'élaboration de catégories d'analyse inédites. De ce point de vue, l'espace urbain n'est pas un objet de recherche préconstitué et allant de soi, il donne prise à une grande diversité d'approches qui le définissent en retour.

Ce recueil ne vise pas à établir une nouvelle « ligne méthodologique » ou même proposer un ensemble cohérent de démarches inspirées d'un cadre théorique commun ; il a pour objectif premier de répertorier et de présenter une diversité d'approches, montrer le travail d'invention méthodologique en train de se faire, éventuellement, pointer du doigt quelques pistes pour de possibles développements. Les auteurs qui ont contribué à ce livre ont accepté de se confronter à cette difficulté. Chacun d'entre eux a été amené, dans ses recherches concernant les espaces urbains, soit à *revisiter* des méthodes déjà disponibles, à repenser leur intérêt et à tracer les limites de leur utilisation, soit à *inventer*, à construire une méthodologie souvent composite, adaptée aux perspectives théoriques, aux contraintes du terrain et de la commande.

Ce recueil se situe à la croisée de deux mouvements conjoints qui se cristallisent dans les questions de méthode.

Le premier mouvement a trait à l'évolution de l'objet d'étude invoqué ici : l'*espace urbain*. En pleine mutation, la ville donne lieu à de nouveaux problèmes qui trouvent un écho dans le champ de la recherche aussi bien que dans celui de la conception. Si la réflexion sur la ville n'est pas récente, elle s'est renouvelée ces dernières années à la fois pour des raisons sociopolitiques et pragmatiques. Raisons sociopolitiques avec la renaissance des grands projets

architecturaux, l'enjeu majeur que représentent les banlieues, le souci croissant accordé à la « qualité du cadre de vie » et au confort, et la préoccupation grandissante de l'efficacité des services et particulièrement des services au public. Les raisons pragmatiques ne sont pas moindres. Pendant fort longtemps, en effet, l'espace urbain a été traité selon deux modes disjoints : une perspective architecturale qui s'intéresse aux qualités formelles de l'espace, à la construction matérielle du cadre bâti, et une perspective sociologique orientée vers les modes de vie des citoyens. Dans le meilleur des cas, l'articulation de ces deux dimensions était pensée en terme de traduction (l'espace urbain comme reflet de la structure sociale) ou de détermination (effets de l'espace construit sur les comportements). Actuellement, le problème ne consiste plus à réduire le spatial à du social ou de rabattre l'une de ces dimensions sur l'autre. Tout en respectant l'irréductibilité de chacune d'elles, il s'agit de penser le rapport de conaturalité entre les formes construites et les formes sociales, de mettre en évidence le travail de configuration réciproque de l'espace et des pratiques. Dès lors, les découpages strictement disciplinaires et les approches de terrain unidimensionnelles ne sont plus de mise. L'élaboration de ce questionnement ne peut se réaliser *a posteriori*, une fois le travail d'enquête terminé : elle s'ancre au cœur même de la démarche empirique. L'enjeu n'est pas négligeable puisqu'il s'agit en fin de compte de proposer des techniques d'investigation et des outils d'analyse qui permettent d'articuler plus fortement le champ de la recherche à celui de la conception.

Le second mouvement a trait à l'émergence de nouvelles perspectives théoriques. Après les grands paradigmes unifiants qui ont balisé le développement des sciences sociales, nous assistons depuis les années quatre-vingt à l'émergence d'une nouvelle configuration intellectuelle qui renouvelle les modes de questionnement de la Cité moderne¹. Ce renouvellement des perspectives en sciences sociales peut être résumé en trois points : l'importance accordée au contexte, l'idée de citoyens disposant de compétences et le ressaisissement des questions d'espace à partir du point de vue des habitants.

Premièrement, aux grands modèles explicatifs qui intègrent la totalité des faits sociaux succède une démarche plus localisée, mettant au centre du propos le caractère situé des phénomènes observés. Cela ne veut pas dire pour autant qu'aucune généralisation des résultats ne soit possible mais que celle-ci passe nécessairement par une réflexion sur les processus de contextualisation des phénomènes en question. Cette première hypothèse conduit le chercheur à privilégier des démarches *in situ*. Plutôt que de chercher des causes ou des déterminations, il s'agit de prendre au sérieux les conditions, formes et modalités d'émergence des phénomènes.

Deuxièmement, ces approches que le collectif d'auteurs qui s'exprime dans cet ouvrage partage, ont aussi ceci de particulier qu'elles considèrent le citoyen comme doté de ressources et de compétences, et comme coproducteur par là de l'espace public. À la position positiviste qui établit une coupure radicale entre les savoirs de sens commun et les connaissances scientifiques se substitue une attitude bienveillante à l'égard de l'expérience ordinaire. Ce deuxième point permet en particulier de dépasser l'opposition traditionnelle

¹ Pour une présentation générale de cette nouvelle configuration en sciences sociales, se reporter à : DOSSE, F., *L'empire du sens, L'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte, 1995.

entre objectivité et subjectivité et de faire de l'espace public un des thèmes d'investigation privilégiés.

Troisièmement, une place importante est accordée aux apports de la phénoménologie. À cet égard, l'espace urbain n'est pas pensé d'un point de vue neutre, indifférencié, mais comme espace pour quelqu'un, c'est-à-dire du point de vue de ceux qui s'y déplacent, y rêvent, y agissent, y parlent... Sensibles au statut de l'expression, ces démarches ouvrent un large éventail de questions : qu'est-ce qui est perçu, qu'est-ce qui fait signe, qu'est-ce que le lieu évoque, qu'est-ce qu'il mobilise comme comportements, comme rencontres, comme types de sociabilité, comme imaginaires ? Pour éclairer ces questions, les recherches ont eu à emprunter concepts et théories à diverses disciplines, notamment la psychologie de la perception, la sémiologie, l'esthétique, l'éthologie, l'anthropologie, la sociologie. Il suffit de se référer aux bibliographies pour comprendre combien il est dorénavant difficile de s'en tenir à des découpages disciplinaires par trop rigides.

À la lecture des différents articles, on ne peut être que frappé par la grande diversité des manières d'exposer une méthode. Bien sûr, chaque auteur a son style, son vocabulaire, ses références, mais aussi sa façon de situer la démarche méthodologique entre le terrain d'investigation et la problématique d'ensemble. Selon les cas, l'accent est mis sur la technique d'enquête ou l'analyse des données, sur la position du chercheur vis-à-vis de son objet d'étude ou bien encore sur l'argument épistémologique qui fonde la démarche. Si chaque étude rend compte à la fois d'une méthode et d'un champ d'application de celle-ci, la manière dont le chercheur approche son terrain révèle non seulement des options théoriques mais plus fondamentalement des façons de concevoir le travail de recherche : trouver des passages entre le domaine de la connaissance scientifique et celui de l'intervention, déstabiliser des connaissances qui vont habituellement de soi, articuler des champs de savoir trop souvent dissociés, construire de nouveaux objets d'étude jusqu'alors négligés.

Ce recueil nous paraît pouvoir être approché au moins de deux façons. On peut bien sûr choisir une *lecture centrée*, s'intéresser à une méthode donnée et en tirer tous les fils possibles. La cohérence et la logique interne de la démarche sont alors mises à l'épreuve. Le lecteur a le loisir de tisser à sa convenance les « lignes de force » qui structurent le propos de l'auteur, qu'il s'agisse des arguments épistémologiques, options théoriques, catégories d'analyse ou données empiriques. On peut aussi procéder à une *lecture traversière*, faire dialoguer certains textes entre eux, mettre en résonance des interrogations qui traversent plusieurs articles, rechercher les variations d'une même idée dans différents écrits. Ce vagabondage raisonné permet une mise en perspective des méthodes les unes par rapport aux autres.

La structuration des textes en quatre parties renvoie aux situations d'enquête, à différents contextes de production des données empiriques. Le travail d'investigation met alors en jeu la construction d'un cadre d'activité à partir duquel se constitue tel ou tel type de corpus. Les problèmes épistémologiques posés par ces démarches sont alors thématiques en terme de processus de production des connaissances ; d'une certaine manière, ils se matérialisent à partir de leur inscription dans les dispositifs d'enquête. Bien sûr, se pose le problème du site d'enquête — approche *in situ* ou non — mais aussi

celui des injonctions, opérations et performances mobilisées par le chercheur pour accéder aux phénomènes qui l'intéressent. *Observer* des comportements *in situ* [1], *accompagner* des citoyens au cours d'un cheminement qu'ils décrivent en temps réel [2], *évoquer* un espace à l'aide de supports sonores ou vidéo-graphiques [3] ou *s'entretenir* avec des habitants sur leurs conduites quotidiennes [4], caractérisent quatre dispositifs d'enquête repérés au fil des textes. Ce classement s'appuie sur la manière dont est prise en compte la spécificité de l'objet de recherche — en l'occurrence l'espace urbain — dans l'élaboration de la méthode d'investigation.

Ce choix d'organisation des textes suscite deux ordres de remarques. D'une part, les regroupements d'articles présentés ici opèrent nécessairement une simplification et une réduction des méthodes. Ainsi, dans la plupart des cas, c'est la combinaison de différentes techniques d'enquête qui assure la richesse et l'originalité de la démarche. Rares sont les méthodes qui mettent en œuvre un seul mode d'accès au terrain. Certaines techniques d'enquête nous ont semblé pourtant constituer le pivot de la démarche, le mode d'approche principal du terrain. Ce sont ces dominantes, ces types d'ancrage du travail d'investigation qui apparaissent dans les titres des quatre parties. Comme tout classement, celui que nous proposons a ses limites : la réduction de la méthode à une technique d'enquête unique peut aller jusqu'à remettre en cause le sens même de la démarche (cf. en particulier le principe de récurrence présenté par Pascal Amphoux). D'autre part, l'ordre de présentation des chapitres tente de correspondre à une logique de progression allant des données les plus « objectivables » aux données les plus « symboliques ». Formulé autrement, on a tendance à passer progressivement des comportements au vécu habitant, des démarches principalement descriptives aux démarches davantage interprétatives.

L'observation *in situ* s'intéresse aux comportements manifestes et met à l'épreuve le caractère public de l'espace urbain. En sortant hors de chez lui, le citoyen s'inscrit dans un espace commun, partagé par des inconnus, où chacun a loisir d'observer la conduite des autres. L'ethologue des rues est alors en mesure de procéder à une approche naturaliste des situations urbaines, en usant de la « caméra discrète » (Jacques Cosnier) ou en notant directement les comportements observables (Sophie Mariani-Rousset). La pertinence de l'approche éco-éthologique pour traiter de l'espace urbain vient du fait qu'elle met à profit les ressources qu'offre ce dernier : l'« observabilité » des conduites sociales. En outre, dans les deux articles traitant de cette méthode, les comportements observés ne semblent trouver de sens qu'à partir du moment où on est capable de les articuler à la configuration matérielle des lieux d'observation. Qu'il s'agisse d'une rue commerçante d'une grande ville ou d'une exposition dans un musée, il semble important de connaître le site en détail pour pouvoir prendre la mesure des comportements auxquels il se prête. Le chapitre de Jacques Cosnier — « L'éthologie des espaces publics » — insiste sur les procédures d'objectivation des comportements en public, sur la posture d'« indifférence ethnométhodologique » de l'observateur désengagé. Sophie Mariani-Rousset — « La méthode des parcours dans les lieux d'exposition » — met plutôt l'accent sur les techniques d'approche de la réception d'un espace scénographié, sur le rapport entre l'activité cognitive et l'activité sensori-motrice des visiteurs d'exposition. Dans

les deux cas, il est montré en quoi ces démarches présentent un intérêt pour la conception des espaces urbains.

Les descriptions en marche mettent en avant le fait que l'espace urbain engage la mobilité des citoyens, qu'il peut être défini comme un espace de déplacement, de circulation ou de trafic. Ce thème traverse pratiquement l'ensemble des textes de ce recueil. Toutefois, le point commun des différents chapitres tient dans la démarche méthodologique mise en œuvre : dire l'espace en même temps qu'on le parcourt. Ces méthodes d'enquête proposent une approche *in situ* en intégrant le contexte pragmatique de l'expérience urbaine. De ce point de vue, marcher c'est à la fois mettre à l'épreuve les ressources informationnelles du milieu urbain (Emmanuelle Lévy), réciter l'histoire vécue d'un territoire (Jean-Yves Petiteau et Élisabeth Pasquier), mobiliser des manières de percevoir en situation (Jean-Paul Thibaud, Grégoire Chelkoff). Inspirées de la phénoménologie, ces méthodes expriment chacune à leur façon le travail de configuration de l'espace par la marche. La contribution d'Emmanuelle Lévy — « Saisir l'accessibilité : les trajets-voyageurs » — traite des situations d'urgence à la gare du Nord. Les commentaires recueillis sont centrés sur les conditions d'accessibilité qu'offre le site. Ils permettent de révéler les ressources et obstacles matériels rencontrés par le voyageur, d'analyser aussi les actions lui permettant de surmonter les épreuves auxquelles il est confronté. De leur côté, Jean-Yves Petiteau et Élisabeth Pasquier — « La méthode des itinéraires : récits et parcours » — rendent compte de divers espaces urbains à partir d'une même démarche. En se transportant sur le terrain de l'habitant, le chercheur est amené à se questionner sur ses propres catégories d'analyse. Les variations émotionnelles qui transparaissent au cours du récit révèlent comment un site se dote d'une histoire et d'une expérience singulière qui échappent au simple visiteur occasionnel. Les chapitres dus à Jean-Paul Thibaud — « La méthode des parcours commentés » — et à Grégoire Chelkoff — « Formes, formants et formalités : trois catégories d'analyse de l'environnement urbain » — sont complémentaires car ils participent d'une même démarche, le premier mettant l'accent sur la méthode d'enquête et le second sur les catégories d'analyse mises en jeu. Les descriptions d'ambiances durant les parcours conduisent à une analyse interdisciplinaire des dispositifs urbains et permettent l'analyse de configurations sonores et lumineuses.

Les réactivations sensorielles constituent un troisième mode d'accès au terrain, ou plutôt, un mode original de positionnement par rapport au terrain. En donnant à voir ou à entendre des espaces familiers à l'aide de documents enregistrés *in situ* — bandes-son (Jean-François Augoyard) ou vidéos (Pascal Amphoux) — ce dispositif d'enquête place l'habitant dans une situation paradoxale. Un double rapport à la matière sensible s'établit : un rapport de familiarité aux images ou sons du quotidien et un rapport d'étrangeté aux documents re-présentés. La matière sensible fonctionne alors comme embrayeur de parole et favorise l'accès à des pans de l'expérience qui restent habituellement sans voix. Jean-François Augoyard — « L'entretien sur écoute réactivée » — montre comment cette démarche d'enquête permet de reconsidérer une dimension négligée de la vie urbaine : la perception sonore ordinaire. En déclinant les divers usages de cette approche de terrain, un nouvel objet d'étude se constitue entre la thématique du bruit, celle de la musique et celle de la parole. Le chapitre de Pascal Amphoux — « L'observation récurrente » — formalise la logique d'une

approche multidimensionnelle qui alimente et valide progressivement l'objectivation des phénomènes observés. L'application à un support visuel de l'idée de réactivation constitue de ce point de vue une des trois techniques d'enquête mises en œuvre et marque l'aboutissement de cette démarche cumulative.

Les ressources de la parole présentent deux modes de traitement originaux des situations d'entretien. La technique d'entretien semi-directif ou non directif est alors revisitée à partir de perspectives de recherche spécifiques. En mettant en avant le travail de la mémoire ou celui de l'interaction, les auteurs proposent des démarches qui reformulent de manière significative le problème d'analyse de contenu. Ainsi, la parole des citoyens est appréhendée selon les cas en terme de « récit habitant » (Jean-François Augoyard) ou d'« événement interactionnel » (Lorenza Mondada). Quelle que soit la démarche adoptée, l'espace urbain renvoie à un processus de configuration qui se décline sur le mode de l'expression habitante. Avec « La conduite de récit », Jean-François Augoyard aborde la difficile question de l'expression à partir de trois modes d'entrée complémentaires : celui des traces, des figures et des manières. En recourant à un dispositif d'enquête faisant appel à la « mémoire du futur », l'auteur nous engage pas à pas dans une rhétorique d'habiter ancrée dans les pratiques de cheminements. Enfin Lorenza Mondada — « L'entretien comme événement interactionnel » — s'inspire de l'analyse conversationnelle pour traiter des situations d'entretien. Une alternative à la conception représentationniste du discours est alors proposée. En prenant la mesure des ajustements interactionnels qui s'établissent entre les différents participants à l'entretien, l'auteur montre comment des catégories spatiales se construisent et se négocient socialement, au cours même de la conversation.

Observer : les comportements in situ



Jacques Cosnier

L'éthologie des espaces publics

L'ESPACE URBAIN EN MÉTHODES

L'approche éthologique des problèmes humains est-elle concevable ?

« Le moment paraît bien choisi pour constituer l'éthologie des interactions dont nous avons besoin si nous voulons étudier ce domaine de façon naturaliste. » Cette phrase d'Erving Goffman¹ mérite un commentaire et nécessite quelques précisions sur la définition de l'approche éthologique, en particulier quand elle est appliquée à l'espèce humaine. Son statut en effet paraît alors très différent de celui de l'éthologie animaliste. Cette dernière s'occupe aussi légitimement de sociologie, que de psychologie, de neurobiologie, d'éco-éthologie, d'ontogénèse, de phylogénèse... Autrement dit, tout ce qui concerne, illustre et précise les *comportements des espèces animales dans leur milieu naturel*, constitue son objet. Mais en ce qui concerne l'Homme², le terrain est déjà occupé par des disciplines bien constituées, et en France, où les étiquettes sont des marques de découpage territorial bien défini, quelle place reste-t-il pour une éthologie humaine ? C'est une difficulté de son existence à propos de laquelle plusieurs débats ont déjà eu lieu. Résumons la position qui paraît la plus soutenable ainsi : *l'éthologie humaine est une discipline transversale* ; elle correspond à la partie des différentes sciences humaines qui utilise une *approche naturaliste*. L'éthologie est en effet le prototype des approches naturalistes : elle part de l'observation de situations « naturelles », c'est-à-dire d'observations de terrain, et se constitue un corpus le plus complet et objectif possible d'éthogrammes (relevés systématiques et/ou enregistrements filmiques et phoniques), puis de transcriptions de ce matériel et finalement de descriptions adaptées aux questions initialement posées. L'observation / description naturaliste est donc la base essentielle de cette approche qui reste peu interprétative et peu théorisante, mais n'exclut cependant ni l'interprétation ni la théorie si le contexte s'y prête et au demeurant peut s'associer fructueusement avec les méthodes sociologiques habituelles (enquêtes-questionnaires...). L'attitude de l'étho-anthropologue est donc une attitude volontairement « neutre » et sans « préjugé ». Attitude parfois difficile, qui rejoint sur plus d'un point celle des ethnométhodologues dans leur projet de « réaliser une discipline d'observation qui pourrait prendre en compte les détails de l'action sociale de façon rigoureuse, empirique et formelle » et qui recommande pour le chercheur un état « d'indifférence ethnométhodologique³ ». Mais ici l'observateur n'est pas explicitement « participant », et il s'efforce de rester discret. Nous ne disons d'ailleurs pas que nous faisons de la caméra cachée, mais de la caméra

discrète... En résumé : *l'éthologie humaine est avant tout un comportementalisme naturaliste au service des autres disciplines.*

Toutefois, l'éthologie humaine s'expose à deux dérives dont chacune recèle des écueils parfois difficiles à éviter.

La première consiste à pratiquer ce que j'appellerai le zoomorphisme qui répond au principe suivant : puisque l'homme est un animal, on peut interpréter son comportement grâce aux connaissances acquises auprès des autres espèces animales. C'est le problème classique « des modèles animaux du comportement humain » maintes fois déjà traité dans différents articles et colloques. Or, il en ressort évidemment que cette attitude « comparatiste », louable en soi, ne peut être utilisée qu'avec le plus grand discernement. C'est ce qui faisait dire à Goffman que « la référence au schéma darwinien est à écarter poliment ». Mais tout éthologue sait, et c'est d'ailleurs généralement ce qui l'intéresse, que chaque espèce, de même qu'elle possède ses caractères différentiels anatomophysiologiques, possède aussi ses caractères comportementaux spécifiques. Des espèces phylogénétiquement proches peuvent ainsi avoir des comportements sociaux très différents — c'est le cas des primates. Les adeptes loquaces d'un certain éthologisme de salon devraient s'en souvenir. Pourtant, une fois atténués les débats passionnels soulevés par les excès sociobiologiques wilsoniens, il faut reconnaître que la question n'est pas close⁴. Les connaissances de plus en plus précises accumulées sur les sociétés animales de mammifères supérieurs et leurs systèmes de communication ainsi que sur les fonctionnements écosystémiques ne peuvent manquer de pousser à une réévaluation salutaire de la spécificité de l'espèce humaine. Le rappel de l'animalité humaine pourrait inciter à admettre que la culture n'est qu'une forme de l'évolution biologique, même s'il y a « discontinuité » entre l'esprit humain et les « esprits animaux ». Vieux débat, dont l'insolite persistance est probablement liée au désir compréhensible⁵ pour l'homme d'échapper à la loi de la nature la plus inquiétante, celle d'être mortel. Quoi qu'il en soit l'éthologie humaine existe en fait déjà bel et bien : ainsi, une éthologie de la vie quotidienne, on pourrait dire une « étho-anthropologie », s'est développée naturellement depuis les années soixante-dix, étroitement associée au mouvement fédérateur de l'anthropologie urbaine, auquel on peut rattacher l'écologie urbaine et l'ethnométhodologie des sites institutionnels finalisés.

Mais si, acceptant de se distancier d'un comparatisme superficiel, l'on admet le principe que faire de l'éthologie humaine, c'est appliquer à l'homme non plus des idées interprétatives préconçues mais essentielle-ment les méthodes naturalistes d'observation, une seconde dérive se fait jour. L'observateur étant lui-même de la même espèce que « l'animal » étudié, et cet

¹ GOFFMAN, E., *Relations in public : microstudies of the public order* [1969], Paris, Éditions de Minuit, 1973, « Préface ».

² Passons sur l'objection classique qu'il n'y a pas de « milieu naturel », l'idée de « cadre de vie habituel » en fournit un paradigme euristiquement acceptable.

³ GARFINKEL, H., *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1967.

⁴ Plusieurs auteurs y ont consacré des livres et des articles : MOSCOVICI, S., *La société contre nature*, Paris, Seuil, 1994 ; VIDAL, J., « Discontinuités psychiques entre animaux et humains », *Psychiatrie de l'enfant*, n° 36, 1993, pp. 67-87 ; VIDAL, J., « Évolution des psychismes et évolution des organismes », in *Darwinisme et société* (sous la direction de TORT, P.), Paris, Presses universitaires de France, 1992, pp. 519-548.

⁵ On m'excusera pour cette interprétation peu éthologique...

animal étant un animal parlant, comment peut-il échapper à une contamination subjective au contact de son objet d'étude ? Si le zoomorphisme constituait un danger qu'en est-il des projections homomorphiques encore plus tentantes ? Par ailleurs doit-il au nom de l'objectivité se priver des commentaires des sujets observés et de ses propres intuitions d'« observateur-participant » ? Ce serait non seulement ridicule mais préjudiciable à la recherche (si les animaux pouvaient parler, les animalistes rejetteraient-ils ces données ?). Mais alors on doit admettre que l'éthologie humaine est méthodologiquement « impure » et se rapproche par certains côtés fortement de la sociologie compréhensive et des approches interactionnistes contemporaines. Des auteurs comme Erving Goffman, Edward Hall, Gregory Bateson et l'École de Palo Alto, Paul Ekman acceptaient et acceptent volontiers d'être affiliés à l'éthologie et de placer leur travail, au moins en partie, sous cette étiquette ; leurs objectifs autant que leurs méthodes et leurs théorisations convergent parfaitement avec ceux de l'éthologie telle que nous la concevons ; il en est de même pour les ethnométhodologues, les analystes de la conversation et les ethnographes de la communication, qui forment aujourd'hui un ensemble extrêmement dynamique professant l'approche naturaliste des interactions de terrain ⁶.

À titre d'exemple, le Laboratoire d'éthologie des communications de l'université Lyon 2 a été amené à réaliser l'étude éco-éthologique d'une grande rue de Lyon, l'étude éthologique de services hospitaliers, l'étude des interactions dans le métro de Paris, l'étude des trajets de visiteurs de musées... Mais d'autres éthologues ont développé aussi des aspects ergonomiques ⁷, sportifs, etc. En somme, l'éthologie humaine s'associe aisément à une microsociologie qui la reconnaît comme une partie, au moins méthodologique, essentielle de son activité. Cette partie essentielle étant, répétons-le, l'observation naturaliste. Cette approche paraît particulièrement bien adaptée aux espaces publics, et nous l'illustrons plus loin par un exemple extrait de l'étude d'une rue emblématique du centre d'une grande ville française.

Approche méthodologique

L'étude d'un espace public en termes éthologiques peut s'énoncer de la manière suivante : *étant donné le biotope X, comment se comporte la biocénose Y qui fréquente X*, ou en termes plus communs, *quelle population fréquente ce territoire et comment s'y comporte-t-elle ?*

Il est difficile de prétendre donner un schéma rigide du déroulement d'une telle étude car, comme dans toute recherche de terrain, des contraintes variables et souvent imprévisibles, obligent le chercheur à s'adapter voire à modifier ses projets en cours de route. C'est là une des caractéristiques importantes de l'éthologie : il est impossible de prévoir ce que l'on va trouver, une attitude de disponibilité réceptive est la base d'une telle approche et d'une certaine manière on peut dire que le chercheur se réjouit quand les choses

⁶ La contribution de Y. Winkin fut importante pour l'introduction de ces auteurs longtemps ignorés en langue française.

⁷ Voir le chapitre sur l'approche éthologique du comportement humain, in CAMPAN, R., *L'animal et son univers*, Toulouse, Privat, 1980.

s'avèrent différentes des anticipations qu'il s'en faisait. Néanmoins on peut avancer quelques principes et définir quelques étapes de la méthode.

Période d'imprégnation

En premier lieu, ne pas être pressé de faire des relevés, des graphiques et des quantifications. Une *période d'imprégnation* est indispensable et plus elle est longue meilleure elle sera. Cela veut dire que l'éthologue fréquentera le terrain en flâneur, usager-amateur du biotope soumis à son observation. Il notera sur son journal de bord tout ce qui lui semblera présenter un certain intérêt, depuis les variations d'ensoleillement, jusqu'à l'agent municipal mettant des procès-verbaux pour stationnement abusif à partir de 11 heures du matin, en passant par la remarque qu'une femme occupe chaque jour ponctuellement la même place sur le même banc de 14 à 16 heures... et beaucoup de détails encore *a priori* insignifiants. Ce temps préalable présente deux avantages : être familiarisé avec le milieu et en repérer les traits les plus pertinents qui seront à approfondir ou à expliquer, et éventuellement accoutumer le milieu à la présence du ou des chercheurs ; exactement comme en éthologie animale.

Étude écodescriptive du territoire

Ce temps préalable d'immersion dans le milieu, s'associera normalement à l'étude écodescriptive du territoire ; si des plans détaillés existent cela facilitera le travail, c'est généralement le cas en France et l'on peut s'en procurer au service d'urbanisme ou au service géographique. Selon des signes et des couleurs, choisis conventionnellement, un certain nombre d'indications seront ainsi portées sur les plans et feront souvent apparaître des caractères pertinents : par exemple que la rue est commerçante et que ses commerces sont en majorité orientés vers l'habillement, pour telle autre rue ou partie de rue ce seront les établissements bancaires, telle autre les négociants en mobilier...

Étude macroscopique des flux, déplacements et stationnements

Ensuite pourra se faire une étude macroscopique de la population, de ses déplacements et de ses variations diurnes et hebdomadaires. Des relevés de flux par comptages échantillonnés permettront de mettre en évidence les variations significatives. Mais elles seront complétées par des observations qualitatives, puisque la nature de la population peut varier grandement selon les heures et les jours : tel square peuplé de femmes et d'enfants dans l'après-midi peut devenir un lieu de rendez-vous aussi fréquenté mais beaucoup moins innocent entre 22 heures et 2 heures du matin.

L'étude qualitative de la composition et des comportements spécifiques observables constituera donc une partie importante de la recherche : quels sont les lieux de stationnement, quels détournements certaines personnes font des installations prévues à d'autres usages, par exemple de tel monument utilisé comme siège ou comme lieu d'escalade. Quelles sont les attitudes typiques, démarches, interpellations, tonalité générale, quels sont les genres de conversations. Cela implique le recours à des enregistrements phoniques ou/et vidéoscopiques et quand cela est impossible au moins à quelques clichés photographiques.

L'observateur peut prendre des notes ou dicter ses observations sur un baladeur discret assorti d'un micro cravate.

Observation participante et entretiens

Enfin, les données recueillies seront utilement enrichies d'enregistrements de conversations libres tenues avec les personnes rencontrées aléatoirement ou d'entretiens plus systématiques avec des informateurs choisis pour leur représentativité ou leur compétence (commerçants, policiers, garçons de café, vendeurs de journaux...). Pour ce faire, l'éthologue empruntera au psychosociologue les techniques habituelles — entretiens, questionnaires, groupes de discussion —, mais souvent complètera ces collectes par l'imprégnation personnelle et le jeu de rôle : une fois précisés les types de comportements et les variétés de scénarios, il vivra par lui-même les situations en relevant avec précision les événements et les impressions qui peuvent ainsi survenir. Pour maintenir un minimum d'objectivité il pourra refaire plusieurs fois l'expérience ou, mieux, demander à un groupe d'informateurs se conformant à un programme comportemental précis de vivre et relater (en direct par la technique du walkman enregistreur) les observations. Ainsi, aura-t-on l'expérience des bancs, des terrasses de café, de l'ambiance des magasins grands et petits, etc. C'est au cours de ces explorations (proches de l'« observation participante ») que se feront les recueils d'entretiens qui ont plus souvent une allure de conversations spontanées (« entre usagers ») ou semi-provoquées que de questionnaires d'enquêtes sociologiques traditionnelles.

Muni de ces différentes données, le travail de synthèse de l'éthologue consistera à les mettre en rapport, d'où la qualification d'éco-éthologique d'une telle démarche : les comportements des personnages s'avèrent très conditionnés par la nature et la structure des lieux ; il existe à l'évidence une interaction étroite entre les biotopes et les biocénoses qui les fréquentent. Nous donnerons pour illustrer notre propos l'exemple de l'étude d'une grande rue de Lyon.

L'étude éco-éthologique de la rue de la République à Lyon

Au milieu de l'année 1990, le service d'Études de la Communauté urbaine de Lyon s'adressait au Laboratoire d'éthologie des communications⁸ de l'université Lyon 2, pour procéder à l'étude éthologique d'un espace public, une rue des plus centrales de Lyon : *La rue de la République*⁹.

« La rue de la République, nommée à l'origine rue Impériale, a été créée en 1875. Longue de plus d'un kilomètre, elle relie la place Bellecour à la place de la Comédie, à hauteur de l'hôtel de ville. C'est la première rue piétonne de l'agglomération. Le dernier aménagement remonte à 1975, lors de la mise en service de la première ligne de métro. Le projet d'aménagement en cours de

⁸ Par l'intermédiaire de l'ARCI (Application des recherches sur la communication et les interactions).

⁹ Cette étude a été réalisée avec la collaboration de Sophie Mariani-Rousset. Rapport de 45 p. accompagné d'une vidéo de 30 minutes.

réalisation permettra de redonner à la ville toute la qualité qu'elle se doit d'offrir aux Lyonnais comme aux visiteurs¹⁰. »

L'étude qui nous était confiée avait pour objectif la production d'un document d'information destiné à faire partie du dossier à remettre aux urbanistes concourant pour l'appel d'offres « Rénovation de la rue de la République ». Soulignons d'emblée à la fois *l'originalité de cette demande*, qui bien que très logique dans son questionnement implicite — « Comment fonctionne un espace public avant d'entreprendre sa restauration » —, est semble-t-il plutôt rare en France¹¹ et *son intérêt*, car il s'est avéré que sur les quatre postulants de très haut niveau, trois étaient étrangers à Lyon et n'avaient de la rue en question qu'une connaissance cartographique, illustrée par une visite forcément temporellement limitée et superficielle des lieux¹².

Étude écodescriptive du territoire

L'examen des plans du cadastre fournis par la ville de Lyon permet un cadrage préalable de la rue à étudier : la longueur, la largeur, les orientations et les relations avec les places et les rues adjacentes. Il apparaît déjà topographiquement que cette rue de 1 kilomètre de long a une orientation générale nord-sud, reliant une place (place de la Comédie au nord) à une autre place (Bellecour au sud) mais traversant successivement deux autres places (place des Cordeliers et place de la République) qui la divisent ainsi en trois secteurs : nord, central et sud. Il apparaît aussi d'emblée que *cette rue constitue un centre de convergence important par ses liaisons* : artère nord-sud reliant le pied de la colline de la Croix-Rousse à la grande place Bellecour (une des plus grandes places européennes et « nombril de Lyon »), et traversée d'est en ouest par les axes assurant la liaison entre les deux bords de la presqu'île (Rhône-Saône), enfin parcourue souterrainement par un métro (trois stations : Bellecour-Cordeliers-Opéra) permettant des liaisons rapides avec les banlieues est et ouest. Dans ce cadre, au cours de la phase d'imprégnation, les chercheurs ont identifié les commerces et activités riveraines, *ce qui permet une représentation spectaculaire de l'écologie territoriale* : des banques dominent le segment nord qui est resté dans sa plus grande partie accessible à la circulation automobile, des commerces de vêtements et chaussures caractérisent le segment moyen piétonnier et doté de nombreux bancs, tandis que le segment sud également piétonnier, est plutôt marqué par des entreprises de restauration, des cinémas, des libraires, des disquaires et des agences de voyage.

Cette simple inspection écodescriptive fait ainsi déjà ressortir *des traits différentiels importants auxquels devraient correspondre des populations*

¹⁰ C'est 9 à Lyon, décembre 1993.

¹¹ Il n'en est pas de même aux États-Unis où des études permettant de tester l'avant et l'après de toute opération urbanistique sont courantes.

¹² Ce travail aura représenté un mois et demi de présence sur le terrain, 25 heures d'enregistrements vidéo, 200 photographies, 3 heures d'entretiens sur magnétophone, 31 heures de comptage de flux, 20 filatures d'usagers, plus n heures d'observations libres en relation avec les temps d'investigation précédents. Les résultats furent livrés en novembre 1990 sous forme d'un document écrit de 40 pages dont 16 d'iconographie (graphiques, plans et photographies), accompagné d'un document vidéo (VHS-Pal 29 mn) intitulé *Rue de la République 1990*. Le présent propos ayant un objectif méthodologique, ce sont essentiellement les procédures et techniques mises en œuvre qui seront présentées et, accessoirement, quelques résultats à titre d'illustration.

Les auteurs

Pascal Amphoux

Chercheur au Cresson (Centre de recherche sur l'Espace sonore et l'Environnement urbain, école d'Architecture de Grenoble, UMR CNRS 1563) et à l'IREC (Institut de recherche sur l'Environnement construit, École polytechnique fédérale de Lausanne).

Jean-François Augoyard

Directeur de recherche CNRS au Cresson (Centre de recherche sur l'Espace sonore et l'Environnement urbain, école d'Architecture de Grenoble, UMR CNRS 1563).

Grégoire Chelkoff

Maître assistant à l'école d'Architecture de Grenoble et chercheur au Cresson (Centre de recherche sur l'Espace sonore et l'Environnement urbain, école d'Architecture de Grenoble, UMR CNRS 1563).

Jacques Cosnier

Professeur émérite, Université Lumière, Lyon II.

Michèle Grosjean

Maître de Conférences à l'Université Lumière, Lyon II et chercheur au GRIC (Groupe de recherche sur les Interactions communicatives, Université Lyon II, UMR CNRS 5612).

Emmanuelle Levy

Consultante, appartient au CRG (Centre de recherche en Gestion, école Polytechnique, Paris).

Sophie Mariani-Rousset

Maître de Conférences à l'Université de Franche-Comté.

Lorenza Mondada

Professeur de linguistique française au département de langues romanes de l'Université de Bâle.

Élisabeth Pasquier

Maître assistante à l'école d'Architecture de Nantes, chercheur au LAUA (laboratoire Architecture, Usage, Altérité, école d'Architecture de Nantes).

Jean-Yves Petiteau

Ingénieur CNRS au TMU (laboratoire Théorie des Mutations urbaines) et chercheur au LAUA (laboratoire Architecture, Usage, Altérité, école d'Architecture de Nantes).

Jean-Paul Thibaud

Chargé de recherche CNRS au Cresson (Centre de recherche sur l'Espace sonore et l'Environnement urbain, école d'Architecture de Grenoble, UMR CNRS 1563).

Table

Introduction	5
<i>Michèle Grosjean Jean-Paul Thibaud</i>	
Observer : les comportements in situ	
L'éthologie des espaces publics	13
<i>Jacques Cosnier</i>	
La méthode des parcours dans les lieux d'exposition	29
<i>Sophie Mariani-Rousset</i>	
Accompagner : les descriptions en marche	
Saisir l'accessibilité, Les trajets-voyageurs à la gare du Nord	47
<i>Emmanuelle Levy</i>	
La méthode des itinéraires : récits et parcours	63
<i>Jean-Yves Petiteau, Élisabeth Pasquier</i>	
La méthode des parcours commentés	79
<i>Jean-Paul Thibaud</i>	
Formes, formants et formalités : catégories d'analyse de l'environnement urbain	101
<i>Grégoire Chelkoff</i>	
Évoquer : les réactivations sensorielles	
L'entretien sur écoute réactivée	127
<i>Jean-François Augoyard</i>	
L'observation récurrente	153
<i>Pascal Amphoux</i>	
S'entretenir : les ressources de la parole	
La conduite de récit	173
<i>Jean-François Augoyard</i>	
L'entretien comme événement interactionnel	197
<i>Lorenza Mondada</i>	